

THÉÂTRE

VERSION

4 FEMMES / 3 HOMMES

Ma belle-mère a gagné au loto

Une comédie d'Alexis BONDIS

LES DROITS D'AUTEUR DE CES TEXTES SONT PROTÉGÉS
AUPRÈS DE LA SACD. AVANT TOUTE EXPLOITATION VOUS DEVEZ EN
DEMANDER L'AUTORISATION, SOUS PEINE DE POURSUITES.

FICHE TECHNIQUE

DÉCOR

Salon d'une maison à la campagne.

COSTUMES

Une ancienne soutane pour le rôle de Germain.

Un long imperméable et un chapeau Fedora pour le rôle de Pierrick.

De nos jours pour les autres.

SYNOPSIS

Francine, femme très autoritaire, dirige son mari Jean, d'une main de fer. Quand ils se retrouvent chassés de leur domicile par une subite montée des eaux, c'est tout naturellement que Francine décide d'aller s'installer dans leur maison en location, sans se préoccuper du consentement de ses locataires. Ces derniers, de leur côté, vivent tout autrement ! Jules, en parfait macho, rend la vie impossible à Bérénice, sa compagne. Très vite, entre les deux couples, des incompréhensions s'installent. Et comme si cela ne suffisait pas ; débarque également Françoise, la belle-mère accro au loto de Jean, que ce dernier a rebaptisée « La Françoise des jeux ». Mais aussi un prêtre fraîchement arrivé dans le village. Quand par accident, Jules et Francine se rendent coupables d'un meurtre, Jean et Bérénice pensent tenir là un formidable moyen de pression, pour prendre leur revanche sur les années de soumission que leur ont fait endurer leurs conjoints respectifs...

RÔLES	RÉPLIQUES AU I ^{er} ACTE	RÉPLIQUES AU II ^e ACTE	TOTAL RÉPLIQUES
FRANCINE	54	42	96
JULES	62	33	95
FRANÇOISE	43	31	74
BÉRÉNICE	40	31	71
LOÏC	44	26	70
GERMAIN / PIERRICK	29	34	63
CONSTANCE	29	30	59

FRANCINE. Femme tyrannique de Loïc.

JULES. Mari macho de Bérénice.

FRANÇOISE. Mère de Francine.

BÉRÉNICE. Femme de Jules.

LOÏC. Mari de Francine.

GERMAIN / PIERRICK. Frères jumeaux. L'un prêtre, l'autre détective privé. (Devant bien entendu être joués par le même comédien.)

CONSTANCE. Coach conjugale.

ACTE I

Le salon d'une maison à la campagne. Un canapé. Une table basse sur laquelle reposent des magazines. Deux poufs. Un meuble bas sur lequel repose une pile de romans, un téléphone fixe, un petit vase contenant une fleur à tige, barbotant dans un fond d'eau. Une corbeille à papier contenant un sac poubelle noir aux trois quarts rempli.

Sur les côtés de la scène, deux entrées se font face : « l'entrée », « le couloir ».

Assis dans le canapé, Jules feuillette un journal en grommelant. Une canette de bière est à sa portée.

JULES. Un ramassis d'idioties. Voilà c'que c'est les nouvelles de nos jours : un ramassis d'idioties.

(Se débarrasse du journal et saisit sa bière.) Voilà qui est plus intéressant. *(Boit.)*

Entre Bérénice côté couloir.

BÉRÉNICE. Jules ?

JULES. *(S'énerve.)* C'est pas vrai, tu l'fais exprès ?! Tu le sais pourtant que j'aime pas être dérangé quand je suis occupé.

BÉRÉNICE. Désolée, mais, l'électricien dans la salle de bains demande à ce qu'on coupe l'arrivée générale au compteur, pour qu'il puisse faire ses raccordements.

JULES. Et alors ? Tu peux pas l'faire toi-même ? Tu t'sens obligée de venir me casser les pieds ?

BÉRÉNICE. *(Penaude.)* Je sais pas où c'est...

JULES. Bien sûr, tu n'sais pas. Tu n'as jamais rien su ma pauvre Bérénice. *(Va trifouiller dans le placard du tableau électrique.)* Là, c'est coupé. Maintenant retourne plier ton linge, y a qu'à ça où t'es à peu près bonne.

BÉRÉNICE. Tu me parles de plus en plus mal Jules... Je demande pas grand-chose, simplement un minimum de respect.

JULES. Bah qu'est-ce qui t'arrive ? Fais-moi passer pour un tyran tant que tu y es. Allez et puis ça va comme ça : fous-moi le camp !

BÉRÉNICE. Ras-le-bol d'être constamment prise pour une bonniche ! Je vais prendre l'air. *(Sort côté entrée.)*

JULES. Impensable d'entendre des choses pareilles. Jamais contente. *(Accompagnant des gestes adéquats.)* Tu leur donnes ça, elles demandent ça. Bon, en attendant je vais surveiller c'que fabrique Jo-la-Bricole moi. *(Sort côté couloir.)*

Entre Francine côté entrée, suivie de Loïc. Ce dernier est chargé de nombreux bagages.

FRANCINE. *(Désignant du doigt.)* Tiens, pose ça là pour le moment.

Loïc s'exécute maladroitement.

Non mais regardez-moi l'empoté ! Et trouve mon chargeur que je branche mon téléphone pendant que j'y pense.

LOÏC. Oui, tout de suite. *(Donnant le chargeur à Francine.)* Tiens ma Libellule.

FRANCINE. Ah, quand même. *(Branche son smartphone.)* Bon, moi je vais m'occuper des valises. Toi tu vas aller à la supérette acheter ce que je t'ai noté sur la liste.

LOÏC. Oui. Je prends la voiture ?

FRANCINE. Exceptionnellement oui, tu peux. Mais je te préviens que j'ai relevé le kilométrage : 74 246 kilomètres. Donc ne t'avise pas d'aller ailleurs qu'à la supérette parce que je le verrai à ton retour.

LOÏC. Bien sûr ma Libellule. Je fais au plus vite. *(Sort précipitamment côté entrée.)*

FRANCINE. Ça t'as intérêt mon p'tit père ! *(Regarde intriguée l'écran de son smartphone.)* Et ça, ça charge pas ? *(Trifouille les branchements puis se dirige au tableau électrique.)* Ah bah là voilà la cause... Y a pourtant pas eu d'orage. Comment ça s'est fait que ça ait disjoncté ?! *(« Rétablit » le courant.)*

*Hurllements de douleurs depuis la coulisse. Francine sursaute.
Entre Jules côté couloir.*

JULES. Et ben qu'est-ce que ça veut dire ça ? Qu'est-ce que vous fichez là ? Qui vous a permis d'entrer ?

FRANCINE. Toujours aussi poli celui-là. Être accueillie de cette manière chez soi...

JULES. Chez vous chez vous, faut l'dire vite. Il me semble vous payer un loyer tous les mois pour que ce soit ici chez moi. Alors vous pourriez au moins avoir la décence de sonner avant de venir nous casser les pieds.

FRANCINE. Non mais on croit rêver ! N'inversez pas les rôles s'il vous plaît. Je suis propriétaire, vous être locataire. Par conséquent, j'ai aucun compte à vous rendre. Je viens ici comme bon me semble.

JULES. On nage en plein délire ! Mais réglons ça plus tard. C'est vous qui avez rétabli le courant ? *(Coupe le courant.)*

FRANCINE. Qui voulez-vous qu'ce soit ?!

JULES. Bravo, vous venez de faire un meurtre. Un électricien était en train de travailler dans la salle de bains. Vous avez de la chance que je l'employais au black, sans ça je vous dénoncerais.

FRANCINE. Qu'est-ce que vous me racontez là ? Depuis quand faites-vous intervenir des artisans sans m'avertir au préalable ? Qui plus est des artisans travaillant au noir...

JULES. Bah il travaillait peut-être au noir, mais maintenant il est tout noir et il fume. Et ça c'est par vot' faute. Maintenant on a plutôt intérêt à se débarrasser du corps avant que ma femme découvre ça.

FRANCINE. Éh ! éh ! Assumez vos conneries mon vieux. C'est vous qui employez ce type ; moi j'ignorais sa présence. Je suis pour rien dans ce qui est arrivé.

JULES. Qui a rétabli le courant ? C'est pas moi, c'est vous. On plaide tous les deux coupable dans cette affaire. Alors vous allez m'aider à faire disparaître le corps et la fourgonnette. À moins que vous préférez qu'on appelle la gendarmerie pour se constituer prisonnier, et qu'on prenne cinq ans ferme pour avoir donné la mort sans intention de la donner ?

FRANCINE. Bon, euh... je, je vais vous donner un coup de main. Mais n'en prenez pas l'habitude.

JULES. Trop aimable. Bon, on va passer le corps par la porte de la buanderie. On va le charger dans la fourgonnette et on planquera le tout sous le hangar des voisins, le temps de trouver une solution définitive. Ça tombe bien d'un sens, ils sont partis en vacances aux Caraïbes. Si jamais

le corps était découvert – ce qui n’est toutefois pas souhaitable – c’est pas nous que les enquêteurs viendraient suspecter en premier. Allez, go ! *(Sort côté couloir.)*

FRANCINE. Rhrr c’est pas vrai, quelle plaie ce type ! Des locataires comme ça, je souhaite ça à aucun propriétaire. *(Sort côté couloir d’un pas décidé, retroussant ses manches.)*

Entre Françoise côté entrée, chargée d’une valise.

FRANÇOISE. *(En direction de l’entrée.)* Entrez mon Père. Ne vous faites pas prier. *(Dépose la valise près des autres.)*

Entre Germain côté entrée. Vêtu d’une ancienne soutane, un grand crucifix ceint autour du cou.

GERMAIN. Vous êtes certaine Françoise que je vais pas déranger ?

FRANÇOISE. Pensez-vous. Vous êtes dans la maison de l’hospitalité. Tout le monde ici sera ravi de vous venir en aide, faites-moi confiance. *(En direction du couloir.)* Y a quelqu’un ? Francine t’es là ?

Entre Jules côté couloir.

JULES. Ma parole c’est un défilé de carnaval ici. Qui êtes-vous ? Que fabriquez-vous dans mon salon ?

FRANÇOISE. Euh, bonjour monsieur. Vous devez être le locataire de ces lieux je présume ?! Je suis Françoise, la maman de Francine, votre propriétaire...

GERMAIN. Et moi c’est Germain, je suis prêtre.

JULES. *(Baladant son regard des pieds à la tête de Germain.)* Vous faites bien de me l’dire, sans ça je l’aurais jamais deviné. Enfin tout ça n’explique pas c’que vous faites chez moi. C’est pas un musée à entrée libre ici.

GERMAIN. *(À Françoise.)* Y a un problème ?

FRANÇOISE. Mais non, je comprends pas. J’ai eu ma fille tout à l’heure au téléphone, il n’y avait aucun problème.

Entre Francine côté couloir.

FRANCINE. *(À Jules.)* Ça y est c’est chargé. Je vous remercie pas pour le coup de main. *(Découvrant Françoise.)* Bah t’es déjà là maman ?! *(Désignant Germain.)* Et lui, c’est qui ?

FRANÇOISE. Un sinistré, comme nous ma fille. C’est pour ça que je me suis permis de le faire venir ici. Dans ces moments-là il faut s’entraider. Mais je comprends pas, ça semble poser problème à ton locataire...

JULES. Un peu que ça m’pose problème ! Est-ce que quelqu’un va pouvoir m’expliquer ce qui me vaut tout ce déballage ?

FRANCINE. Ça vous arrive de sortir le nez de votre petit monde ? Vous êtes au courant que la moitié du village est sous les eaux suite aux fortes pluies de la nuit passée ?

JULES. Et alors ? C’est pas mon problème ça. Me dites pas que vous êtes venus emménager ici parce que vous vous plantez totalement. Je fais pas maison d’hôte moi.

FRANÇOISE. Ah mais vraiment Francine, dans quel monde vit-on ?! Tu m’avais prévenue que ton locataire n’était qu’un couillon, mais je voulais pas croire que c’était à ce niveau. Aucune compassion ! Il serait prêt à nous laisser dormir dehors plutôt que de nous prêter son canapé.

FRANCINE. N’y prête pas attention maman, ça n’est qu’un crétin. Bonjour quand même. *(Bise Française.)*

JULES. Euh, couillon, crétin... Ça semble ne pas vous déranger, mais quand même, je suis là, je vous entends...

GERMAIN. *(Tendant sa main à Francine.)* Germain Sautron, je suis prêtre.

FRANCINE. *(Ignorant la main de Germain.)* Personne n’est parfait. Enfin, puisque vous êtes l’invité de ma mère nous n’allons pas vous mettre à la porte. Nous allons répartir les couchages. Loïc et moi-même prendrons la chambre parentale. Maman, le lit convertible de la petite chambre. *(À Jules.)* Vous et votre dame, le clic-clac dans le bureau. *(Désignant le canapé à Germain.)* Quant à vous, je ne vois que la possibilité de vous proposer ce canapé.

JULES. *(Bouillonnant.)* Ma limite a des patiences ! Je, je veux dire : ma patience a des limites. Vous allez me foutre le camp d’ici et en vitesse !

GERMAIN. *(À Francine.)* C’est très bien. Je saurais me contenter d’une simple paille à même le sol. Et puis, il s’agit là d’une situation provisoire. Quelques semaines, voire, quelques mois à tout casser.

JULES. Bon, ça suffit ! *(Saisit le téléphone fixe.)* Puisque vous n’avez que faire de c’que j’vous dis, j’appelle les flics.

FRANCINE. C’est ça, vous avez raison, appelez donc les flics vous. Mais un conseil : finissez avant ce que nous avons entrepris. Sans ça, ça pourrait faire désordre.

Freiné dans son élan, Jules repose le téléphone sur sa base.

FRANÇOISE. Qu’avez-vous entrepris ?

JULES. Ah euh, vous, mêlez-vous de vos affaires ! Bon, certes, il me reste un petit travail à terminer... *(Saisissant Francine par un bras.)* Que dis-je : il NOUS reste un petit travail à terminer. Mais avant ça, je tiens à prévenir qu’à mon retour je veux que tout le monde m’ait débarrassé le plancher. J’espère m’être bien fait comprendre ?! *(Sort côté couloir, entraînant Francine.)*

GERMAIN. Vous êtes sûre Françoise qu’il y a aucun problème ? J’ai comme l’impression que nous tombons mal. Si c’est le cas, nous pouvons très bien tenter de trouver refuge ailleurs.

FRANÇOISE. Mais non ! mais non ! Vous verrez ; connaissant ma fille, elle saura amadouer ce grand benêt sans grande difficulté. Et puis pardon, le prenez pas pour vous personnellement, mais, les bonhommes c’est tous les mêmes. Toujours ce besoin de se sentir supérieur à la femme, de tout contrôler. C’est pourquoi il est parfois bon de pas leur laisser le choix et de leur imposer les choses.

GERMAIN. Si vous l’dites... Enfin toujours est-il que je reconnais pas du tout l’homme dans la description négative que vous venez de faire. Je vous trouve même un peu sévère quant à vos semblables.

FRANÇOISE. Croyez-en mon expérience. Bien sûr, mon Père, je vous place pas dans cette catégorie. Vous êtes en quelque sorte l’exception qui confirme la règle.

Entre Bérénice côté entrée.

BÉRÉNICE. *(Serrant les mains de Germain et Françoise.)* Bonjour, je suis Bérénice, la fiancée du malaimable qui vous a accueilli. Il vient de me téléphoner pour m'expliquer la situation, et pour que je veille à ce que vous foutiez bien le camp – selon ses propres mots. Mais je vous rassure, c'est pas moi qui vais vous chasser. Au contraire. Dans l'épreuve que vous traversez, il est normal de s'entraider. Et puis je dois avouer que votre présence m'arrange... J'ai pris rendez-vous avec une coach conjugale sans le prévenir. Si vous êtes là, il ne devrait pas faire d'esclandre. Enfin, j'espère...

FRANÇOISE. Enfin une personne compréhensive.

GERMAIN. Ah oui ! Ça redonne foi en l'humanité.

BÉRÉNICE. *(À Françoise.)* J'ai fait la connaissance de Loïc, votre gendre : charmant homme. D'ailleurs il devrait pas tarder, il déchargeait des sacs de courses de sa voiture. Je vais aller nous chercher à boire, ça va nous permettre de faire davantage connaissance. *(Sort côté couloir.)*

Entre Loïc côté entrée, chargé d'un sac de courses dans chaque main.

FRANÇOISE. *(Voyant Loïc.)* Oh bah il manquait plus que lui...

LOÏC. *(Faussement enthousiaste.)* Aahhh... Belle-maman...

FRANÇOISE. Oui oh je vous en prie, ne vous forcez pas ! L'un et l'autre nous savons très bien que nous pouvons pas nous piffer. Ça n'est donc pas la peine de faire semblant devant les autres. Puisque nous sommes amenés à cohabiter ensemble, ils s'en apercevront inévitablement.

LOÏC. Vous avez sûrement raison. Et puis si ça peut m'éviter de vous faire la bise, c'est toujours ça de gagné. *(Serrant la main de Germain.)* Bonjour monsieur. Vous seriez habillé autrement je vous aurais demandé si vous étiez mon nouveau beau-père, mais là, je présume que non ?!

GERMAIN. Vous présumez bien. Étant donné ma profession, il est évident que je n'suis pas en couple avec votre belle-mère.

LOÏC. Vous perdez rien, je vous assure.

FRANÇOISE. C'est drôle, je vous trouve nettement moins mordant quand ma fille est présente. Attendez un peu qu'elle revienne.

Loïc sort les sacs de courses côté couloir, fait un second voyage pour les valises et revient sur scène.

D'ailleurs, en parlant d'elle, j'ignore ce qu'elle est partie faire avec l'autre malaimable, mais, j'ai l'impression qu'ils nous cachent quelque chose ces deux-là.

Germain et Françoise s'assoient.

GERMAIN. Il est vrai que leur comportement paraissait étrange. Peut-être les verrais-je prochainement pris de remords, à confesse.

FRANÇOISE. Ça se voit que vous venez de débarquer au village mon Père. Vous connaissez pas encore ceux qui vous seront fidèles, et ceux dont vous ne verrez jamais fouler le sol de votre nouveau lieu d'affectation. Je peux d'ores et déjà vous assurer que ces deux-là font partie de la deuxième option. Ma fille est une éternelle révoltée, je n'ai jamais pu lui faire entendre les bienfaits de notre Seigneur.

Entre Bérénice côté couloir, chargée d'un plateau contenant sept verres et une bouteille de vin blanc, qu'elle pose sur la table-basse. Loïc s'assoit, dos à l'entrée.

BÉRÉNICE. J'ai débouché un vin blanc, j'espère que ça conviendra à tout le monde ?!

Entre Constance côté entrée, pourvue d'un sac à main.

CONSTANCE. Bonjour, je suis Constance Prunier, coach conjugale. La porte étant grande ouverte, je me suis permis d'entrer.

BÉRÉNICE. Vous avez bien fait. *(Serrant la main de Constance.)* Bonjour. *(Désignant le canapé.)* Je vous en prie, installez-vous.

Constance et Bérénice s'assoient, dos à l'entrée.

CONSTANCE. *(Aux autres.)* Bonjour. *(Désignant Germain, à Loïc.)* Donc si j'en crois la tenue de monsieur, *(Désignant Bérénice.)* je déduis que c'est vous le mari de madame, qui a fait appel à mes services ?!

LOÏC. Ah non non, du tout ! Même si, étant donné la santé de mon couple, j'aurais sûrement besoin de votre aide.

BÉRÉNICE. Non écoutez c'est contraignant, mon conjoint s'est absenté – pas pour longtemps de ce que j'ai cru comprendre – *(Soupçonneuse.)* mais, comme par hasard à ce moment précis...

CONSTANCE. *(Sort un bloc-notes de son sac à main, qu'elle pose sur la table-basse.)* Ça fait rien, au contraire. Vous allez pouvoir m'expliquer librement et en profondeur les problèmes que vous rencontrez, sans craindre un regard désapprobateur de sa part. *(À Loïc.)* Quant à vous monsieur, si nous en avons le temps, peut-être pourrions-nous prendre quelques minutes pour également parler de votre couple.

GERMAIN. S'il en est ainsi, il est préférable que nous vous laissions. *(Se lève, va en arrière-scène.)*

FRANÇOISE. *(Se levant.)* Vous avez raison mon Père. Allons profiter du salon de jardin.

CONSTANCE. Je vous chasse pas, vos présences me dérangent pas pour travailler.

Françoise et Germain se dirigent vers l'entrée mais ce dernier se ravise, s'empare de la bouteille de vin blanc, ainsi que deux verres.

GERMAIN. Quand même, je suis certain que vous serez plus à l'aise. *(À Loïc et Bérénice.)* À tout à l'heure.

Sortent Françoise et Germain côté entrée.

LOÏC. *(Stupéfait.)* Bah il perd pas le nord celui-là, il emmène la bouteille...

CONSTANCE. Rassurez-vous, on devrait réussir à se débrouiller sans. *(À Bérénice.)* Allez, c'est parti, je vous écoute Bérénice.

BÉRÉNICE. Là, comme ça, vous me prenez de court... Y aurait tellement à dire.

Entrent Jules et Francine côté entrée, sans un bruit. Ils restent spectateurs des échanges suivants.

LOÏC. Et moi donc ! Quand on voit la foldingue qui me sert d'épouse... Une vraie cinglée. C'est même étonnant qu'elle a récemment passé une visite médicale et qu'ils l'ont laissée en liberté.

BÉRÉNICE. Si vous pensez être le seul à vivre avec un monstre, vous vous trompez. Attendez de connaître l'écervelé qui me fait office de conjoint... Un beauf. Voilà avec quoi je vis : un beauf. *(Voix niaise.)* « File chercher mes chaussons ! Ma bière ! », « Ferme la porte ! », « Fous-moi le camp ! ». Voilà tout c'que sait dire cet ahuri élevé contre le giron de sa mère.

CONSTANCE. C'est très bien. On sent que vous avez besoin de vous libérer de tout c'que vous avez gardé en vous trop longtemps. Allez-y, continuez. C'est le moment.

BÉRÉNICE. Oh on pourrait en écrire un roman.

LOÏC. Et en plusieurs tomes ! Parce que moi ma femme, en plus d'être l'incarnation même de la méchanceté et de la sournoiserie, elle est con. Ah si je vous assure : elle est très con. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, elle prend rendez-vous au centre de contrôle technique qui s'est installé à cinq-cents mètres de chez nous. Comme il faisait beau et que ça lui faisait pas loin elle s'est dit, « Tiens, je vais y aller à pied »... Une fois arrivée sur place, obligée de revenir à la maison chercher la voiture. Alors voyez un peu le degré de connerie.

Fou rire.

CONSTANCE. Effectivement, si je peux me permettre, elle n'a pas l'air finaude finaude celle-là...

LOÏC. C'est le moins qu'on puisse dire. Ah la bourrique ! *(Rit de plus belle jusqu'à se tourner légèrement et voir Jules et Francine. Se lève, horrifié.)* TaaahhhHH !!!

BÉRÉNICE. *(Découvre également la présence de Jules et Francine. Rejoint Loïc, épouvantée.)* TaaahhhHH !!!

CONSTANCE. *(Comprenant.)* Oh, merde !

JULES. *(À Francine.)* On commence par lequel ?

FRANCINE. La question est de savoir, qu'est-ce qu'on leur fait ?

JULES. Moi j'ai bien une idée, mais, c'est minimum quinze ans de taule...

FRANCINE. *(Saisissant Loïc par un bras qu'elle lui tord derrière le dos, et le plaque face contre le sol.)* Ah mon salaud, tu vas voir de quel bois elle se chauffe la bourrique. Je suis pas partie cinq minutes pour te laisser dégoïser sur mon compte.

Entrent précipitamment Germain et Françoise côté entrée.

FRANÇOISE. On a entendu crier comme si on égorgeait un porc. Que s'est-il passé ?

JULES. Rien pour le moment. Vous arrivez trente secondes trop tôt. *(Saisissant Bérénice par le poignet.)* Alors je suis un beauf ?

CONSTANCE. *(S'interposant entre Jules et Bérénice.)* Ohlà, oh ! Lâchez-la.

Bérénice reste dans le dos de Constance.

JULES. De quoi elle se mêle la grognasse ? D'abord qui êtes-vous ?

CONSTANCE. Euh... À la base, j'étais venue pour tenter de résoudre vos problèmes de couple...

JULES. Bravo, ça commence très fort ! On voit que vous savez y faire, les progrès sont déjà saisissants. Maintenant poussez-vous, j'ai des comptes à régler avec celle qui se cache misérablement derrière votre dos.

CONSTANCE. *(À Bérénice.)* Vous aviez raison, il a de vrais problèmes de communication.

BÉRÉNICE. *(Gênée.)* Oui, euh... *(À Jules.)* Écoute Jules, j'aurais pas dû parler de toi aussi crûment, mais, toi de ton côté, tu peux que constater que notre couple est devenu n'importe quoi ?!

LOÏC. *(Relevant la tête avec difficulté.)* De même pour nous, ma Libellule. Le fait que tu sois actuellement en train de me provoquer une déchirure de la clavicule, devrait te faire comprendre qu'on peut pas continuer ainsi.

CONSTANCE. *(Se montrant comme étant la solution.)* D'autant que vous avez une conseillère conjugale à votre entière disposition. Je vous propose, si vous voulez bien, de tout reprendre à zéro ?

FRANCINE. *(Lâchant Loïc.)* Je vois pas pourquoi je devrais me laisser dicter ce que je dois faire ou non par une greluce sortie de je n'sais où.

GERMAIN. *(Insinuant.)* Vous préférez peut-être nous raconter pourquoi vous êtes partis tous les deux ? Ce que vous aviez de si urgent à faire ?

JULES. Ah, alors vous le puceau, mêlez-vous de ce qui vous regarde !

GERMAIN. Euh... Je préférerais qu'on m'appelle « monsieur le Curé », si vous n'y voyez pas d'inconvénient ?!

FRANÇOISE. Bah oui, enfin, le puceau, qu'est-ce que ça veut dire ? Un minimum de respect pour les hommes d'église s'il vous plaît.

CONSTANCE. *(Sort un paquet de cigarettes de son sac et regarde sa montre.)* Bon écoutez, il me reste une petite demi-heure à vous consacrer, si vous souhaitez... Après tout, qu'est-ce que vous risquez à essayer ? Dans votre cas, ça peut que vous êtes profitable. Je fume une cigarette, et quand je reviens on se met au travail ?

FRANÇOISE. Ça, ils prennent la décision qu'ils veulent – même si je pense qu'effectivement ils ont un sérieux besoin d'aide – mais, avant toute chose, *(Désignant du doigt.)* je tiens à savoir où est passée ma valise que j'avais déposée à cet endroit précis.

LOÏC. Ça va, personne n'a volé votre valise. Je les ai déposées dans le couloir pour désencombrer le passage. Tiens, bonne poire que je suis, je vais vous la chercher.

FRANÇOISE. Faites très attention, j'ai des choses très fragiles dedans auxquelles je tiens énormément.

Sort Loïc côté couloir.

Germain et Françoise s'assoient et feuilletent un magazine.

JULES. *(Désignant Constance, à Bérénice.)* C'est toi qui as fait rappliquer la donneuse de leçons ?! Une coach conjugale... Pff ! C'est bien une idée de bonne femme ça.

FRANCINE. Ah, voilà le parfait macho dans toute sa splendeur.

Sort Constance côté entrée, entraînant Bérénice.

JULES. Le macho il dit que c'est vous et votre bonhomme qui avez besoin d'aide. C'est vous qui avez de sérieux problèmes à résoudre. J'arrive pas à concevoir qu'un homme puisse se faire mener à la baguette de cette façon. L'homme, c'est... c'est le sexe fort. C'est celui qui prend les décisions, qui dirige. Comment voulez-vous avoir une bonne harmonie au sein de votre couple, si vous ne respectez pas ces règles fondamentales.

FRANCINE. Rhrr là là... Pas avec moi ce genre de discours. Tiens, je préfère aller me vider la vessie que d'entendre ça. *(Sort côté couloir.)*

Entre Loïc côté couloir, chargé de la valise de Françoise. Il fait quelques pas chaotiques avant de totalement perdre l'équilibre et de tomber. Faisant ainsi valdinguer la valise.

FRANÇOISE. *(Se levant d'un bon.)* Ma valise !

LOÏC. *(Se tenant les reins.)* Votre valise, votre valise... Mon dos, oui ! Et puis prenez-vous-en à votre fille. C'est elle qui vient de me faire tomber en me faisant un croche-pied. Ah c'que j'en ai marre ! *(Récupère la valise et inspecte le contenu.)* Et puis ça va, le choc n'a pas été violent. Du moins pas pour la valise... Il doit pas y avoir de casse.

FRANÇOISE. Mais enfin qu'est-ce que vous faites ? Qui vous a permis de fouiller ma valise ?

LOÏC. Éh ben, éh ben... *(Sort quelques sous-vêtements de la valise.)* Y a pas d'âge pour mettre en valeur la marchandise à c'que je vois.

FRANÇOISE. *(Tente de récupérer ses biens.)* Mais enfin, rendez-moi ça !

GERMAIN. *(Indigné.)* Ah oui, vraiment, c'est de mauvais goût !

Loïc continue d'agiter les sous-vêtements de façon que Françoise ne puisse les récupérer. Cette dernière finit par empoigner le ceinturon de Loïc, (L'effet d'optique se chargera du reste.) et attend avec certitude l'effet escompté. Bingo ! Loïc se tétanise et tombe à genoux.

LOÏC. *(Souffle coupé.)* Arrêtez ! Arrêtez ! *(Met du temps à retrouver sa respiration.)*

FRANÇOISE. *(Récupérant ses biens.)* Ça marche à tous les coups. C'est c'que je faisais à mon mari quand il me tenait tête.

JULES. Bah vous êtes du genre sympathique vous.

FRANÇOISE. Je me laisse pas marcher sur les pieds. Nuance. *(Retourne s'asseoir pour mettre de l'ordre dans sa valise. Et, discrètement, glisse dedans le bloc-notes de Constance.)*

Entre Francine côté couloir.

FRANCINE. *(Moqueuse, à Loïc toujours au sol.)* Bah alors ? On cire le parquet ?

JULES. *(Aidant Loïc à se relever.)* Faut pas te laisser faire comme ça mon vieux. Faut montrer qui porte la culotte. Entre hommes il faut s'entraider. Je vais t'apprendre à t'affirmer, tu vas voir. Parce qu'à ta place, y a longtemps qu'elle marcherait à la baguette ta gonze, fais-moi confiance.

FRANCINE. Vous avez raison vous, apprenez-lui donc ça... qu'on rigole cinq minutes.

LOÏC. *(Platement.)* Il plaisante ma Libellule, il plaisante.

JULES. Oh si en plus il lui lèche les bottes... Irrécupérable ! *(À Loïc et Francine.)* C'est à croire que vous vous complaisez dans votre misère, tous les deux.

FRANCINE. Mais c'est insensé ! Commencez par régler vos problèmes avant de vous occuper de ceux des autres.

GERMAIN. *(Saisissant un des sous-vêtements de Françoise.)* Remarquez, c'est drôlement joli vos petits accessoires Françoise. J'adore ça moi la dentelle. C'est quoi ? C'est du coton ?

FRANÇOISE. *(Arrachant le sous-vêtement des mains de Germain.)* Enfin qu'est-ce qui vous arrive mon Père ? Redescendez sur terre. *(Referme sa valise.)*

GERMAIN. *(Se levant.)* Vous avez raison Françoise. Non vraiment, je sais pas ce qui m'a pris. Certainement le vin blanc de tout à l'heure, *(Se tenant le haut du crâne.)* je sens que ça agit. Je le sais pour-

tant que l'alcool me réussit pas... Je vais aller me passer un peu d'eau sur le visage, ça ira mieux.

(Se dirige côté couloir en titubant, se cogne contre un meuble et manque de tomber.)

JULES. Bah alors Curé ? On tient plus debout ? Vous devriez avoir l'habitude pourtant avec le vin de messe.

Sort Germain côté couloir.

Entrent Constance et Bérénice côté entrée.

CONSTANCE. Alors ? Qu'avez-vous décidé ? On se met au travail ?

FRANCINE. *(Étrangement enthousiaste.)* Après tout pourquoi pas ! J'ai envie de me marrer. Je suis curieuse de voir ce que vous racontez à vos clients. Car pour moi – et vous m'enlèverez pas ça de la tête – votre profession est synonyme de fumisterie.

CONSTANCE. Pour commencer, vous pourrez constater qu'il n'y a rien de risible dans les méthodes que j'emploie. Ensuite, je me mets au défi de vous faire changer d'avis d'ici la fin de séance. En presque sept années de service, j'ai déjà rendu la sérénité à bien des ménages.

JULES. Remarque, moi aussi je demande à voir. Mais après – et, je tiens à prévenir dès maintenant – tout le monde dehors !

FRANÇOISE. Décidément, c'est une obsession de vouloir mettre les gens à la porte.

CONSTANCE. Bon allez allez, assez perdu de temps. J'ai d'autres rendez-vous à suivre... *(Invitant tout le monde à prendre place.)* Je pense que l'idéal est de s'installer ici... *(À Germain et Françoise.)* Tout le monde peut rester, l'ambiance en sera que plus conviviale. Je vous invite également à tous retirer vos chaussures. Les énergies traversant nos corps seront davantage libres de circuler en nous.

Tous désormais assis, enlèvent leurs chaussures, hormis Loïc et Bérénice.

FRANCINE. Qu'est-ce que je disais ? Fumisterie et compagnie... Enfin, soit ! *(À Loïc.)* Toujours est-il que toi, pour la survie de tous, tu gardes les tiennes.

LOÏC. *(Confus, aux autres.)* Non c'est vrai que là-dessus, elle a pas tort. Je vous assure, il faut que je garde mes chaussures.

BÉRÉNICE. Éh bien moi j'ai la chance de pas sentir des pieds mais je veux pas pour autant enlever les miennes. Je déteste qu'on voit mes pieds, je les trouve trop moches.

JULES. Tu montres bien ta tête...

CONSTANCE. Ah, alors là, non ! Stop !

LOÏC. Ah oui, d'autant que là, c'est uniquement de la méchanceté gratuite. *(À Bérénice.)* Non c'est vrai, vous êtes très belle Bérénice. Je vous assure, vous êtes ravissante.

FRANCINE. Allons donc ! Tu veux un coup de main ? J'ai pas le droit à autant d'éloges moi.

CONSTANCE. Écoutez, si vous voulez avoir une chance que vos rapports s'améliorent, il va vous falloir adopter une règle fondamentale qui est : le respect mutuel. Vous pouvez pas continuer à vous jeter des atrocités de cet acabit à la face. Ça vous mènera nulle part. *(Regarde sa montre puis remet ses chaussures.)* En plus ça fait perdre du temps à tout le monde. On n'a du coup pas eu le temps de s'attaquer au vif du sujet, que je dois déjà m'en aller. Je compte sur vous pour faire

preuve d'un peu plus de discipline au prochain rendez-vous. *(Cherchant du regard.)* Euh... J'avais déposé un bloc-notes sur cette table... Où est-il passé ?

FRANCINE. Maman !

FRANÇOISE. Ah je t'assure ma chérie que je n'y ai pas touché.

FRANCINE. Maman ! Deuxième sommation.

FRANÇOISE. Bon, ça va, ça va... *(Ressort le bloc-notes de sa valise et le rend à Constance.)* Tenez.

JULES. *(Béat.)* Bah elle est pas mal celle-là... Alors elle on lui déplace sa valise de cinq mètres, elle crie « Au voleur ». En revanche, elle se prive pas pour s'approprier ce qui lui passe sous la main. Voilà qui va pas m'inciter à jouer les bons Samaritains en vous hébergeant. Je refuse d'avoir une voleuse sous mon toit.

FRANÇOISE. Cleptomane, pas voleuse ! La cleptomanie est une maladie, je suis malade, donc un peu de compassion s'il vous plaît.

Jules, Francine et Françoise remettent leurs chaussures.

CONSTANCE. Allez, ça va, y a pas mort d'homme. *(À Bérénice.)* Je vous recontacte dans la semaine pour fixer un nouveau rendez-vous, j'ai pas mon planning avec moi. *(Embarrassée.)* En attendant, pour aujourd'hui... ça fait deux-cents euros.

BÉRÉNICE. *(Sort son portefeuille.)* Oui, effectivement... À ce prix-là, ça mérite de se tenir tranquille, afin de travailler le plus sérieusement possible.

JULES. *(Se lève et décroche son smartphone.)* Taxi-Rapido bonjour ? (...) Oui, pour quelle heure ? *(Sort côté entrée.)*

LOÏC. Les affaires reprennent... *(Sort son portefeuille. À Bérénice.)* Toutefois attendez Bérénice, on va pas vous laisser régler seule la note. On va partager, c'est normal.

BÉRÉNICE. Non non, laissez, c'est bon.

CONSTANCE. Non mais ne vous battez pas ; *(Davantage embarrassée, à Loïc et Francine.)* ça fait deux cents euros pour vous aussi.

FRANCINE. Éh ben mon vieux... Quatre cents balles pour débiter deux trois couillonnades, puis repartir. Même au prix du carburant, ça vaut le déplacement. *(Donne une violente tape sur l'épaule de Loïc, le faisant tressaillir.)* On a été idiots de miser sur l'immobilier. *(À Loïc et Bérénice.)* Enfin maintenant vous assumez, vous raclez.

LOÏC. Bien sûr ma Libellule. *(Paye Constance.)* Tenez.

BÉRÉNICE. *(Paye Constance.)* Tenez.

CONSTANCE. Merci. *(Se lève.)* Je vous remercie et vous dis à très vite alors ?! Ne vous entretenez pas entre-temps, je sens un grand potentiel de réconciliation en vous. Je suis convaincue que nous ferons du bon travail la prochaine fois.

BÉRÉNICE. Oui, j'espère. Au revoir.

Sort Constance côté entrée.

Entre Germain côté couloir.

FRANCINE. Foutaises ! (*À Bérénice.*) Vous êtes crédule au point de croire ce genre d'escroc vous ?! Ne soyez pas dupe, cette pimbêche en n'a qu'à votre argent. Et au notre, par la même occasion. (*À Germain.*) Ça y est, vous avez retrouvé vos esprits vous ?!

Entre Jules côté entrée.

JULES. C'est incroyable ça... Je sors trente secondes téléphoner qu'une saloperie de clébard me tombe dessus et me niaque la jambe.

FRANÇOISE. Un chien noir avec le ventre blanc ? C'est Biscotte, ma chienne. Pas de chance pour vous, elle mord que les cons.

JULES. Bah je sais pas si je suis con, mais, ce qui est certain, c'est qu'elle ne mordra plus grand-monde, Biscotte... Après lui avoir botté le derrière, il lui a pris l'idée de traverser la nationale au moment où passait un 35 tonnes. Je vous laisse imaginer la boucherie.

FRANÇOISE. (*Bouleversée.*) Oh non, Biscotte ! (*Va pour sortir côté entrée.*)

FRANCINE. (*Rattrapant Françoise.*) Non maman, va pas voir ça. Assieds-toi.

GERMAIN. Quelle tragédie... (*Se signe. En direction du ciel.*) Seigneur Dieu, recevez près de vous cette pauvre créature.

JULES. Dans l'état actuel des choses, je vois pas bien ce que votre Seigneur Dieu pourrait en faire ; si ce n'est qu'un ragoût...

Françoise semble perdre connaissance.

FRANCINE. Ah c'est malin ça ! C'est malin ! (*Tapotant les joues de Françoise.*) Maman ? Ouh ouh, maman ? (*Affolée.*) Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

LOÏC. (*Hilare.*) Je pense qu'on peut déjà éliminer la mort subite du nourrisson. (*Face au regard mitrailleur de Francine.*) Oh pardon ma Libellule. Je sais pas ce qui m'a pris.

BÉRÉNICE. Mais enfin Jules ? Avant d'être taxi tu as été brancardier. Il te reste forcément des notions de secourisme. Fais quelque-chose.

JULES. Oui, bon, déjà, premièrement : restons calmes. À première vue il s'agit d'une hyperventilation. Donc laissez-lui de l'air et apportez-lui de l'eau.

Sans réfléchir, Loïc saisit le vase et jette le contenu au visage de Françoise. Tous dévisagent Loïc, effarés.

LOÏC. Bah quoi ? Il a dit « de l'eau »...

FRANÇOISE. (*Suffoquant.*) Je me noie, je me noie...

Les regards se reportent sur Françoise.

GERMAIN. (*Tapotant la main de Françoise.*) Mais non Françoise, vous vous noyez pas. Ça va mieux ?

JULES. Bon, éh bien maintenant que tout le monde se porte comme un charme : dehors ! Merci pour la visite. Si si, vraiment, ça m'a fait plaisir. On a bien rigolé. On a passé un bon moment. On s'est ouvert une bonne bouteille de vin que je gardais précieusement dans ma cave – m'enfin bref, passons... On s'est évanoui... Mais toute bonne chose a une fin. Parce que vous comprendrez, malgré toute cette jovialité apparente, que je sois un peu anxieux à l'idée de vous voir rester. (*À Loïc et Francine.*) Car, d'abord vous, vous débarquez. Ensuite, vous faites rappliquer la

belle-doche. Laquelle me ramène un cureton ressuscité des années 30. Ça va être quoi la prochaine étape ? Le curé va me faire débarquer une nuée de bonnes sœurs ?

FRANCINE. Et la solidarité ? Ça vous cause ?

GERMAIN. Vous savez mon fils, il est dit dans la Bible : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Les Lois Divines ne peuvent être ignorées ou bafouées indéfiniment. Avez-vous au moins trouvé le chemin qui amène...

JULES. *(Le coupe.)* Non mais moi je vais te l'montrer le chemin. Et ça va pas traîner, crois-moi ! *(Désignant l'entrée.)* Tu la vois la porte ? Bah tu la prends et fissa ! Parce-que c'est pas l'Armée du Salut ici. N'étant moi-même pas touché par les inondations, je n'ai pas à me sentir concerné par vos problèmes. Vous n'avez qu'à tous aller dormir dans le clocher de votre église, Curé. Au moins là-bas vous serez au sec.

GERMAIN. Mon Dieu, mais comment peut-on résonner ainsi ?! *(En direction du ciel.)* Seigneur, pardonnez cet homme qui est dans l'ignorance la plus totale. *(Se signe.)*

BÉRÉNICÉ. *(Sortant de ses gonds.)* Ah tu me fais honte Jules ! Si tu veux virer tout le monde, il te faudra me virer moi aussi. Parce-que j'en ai par-dessus la tête de ton égoïsme permanent. Mais, laisse-moi te prédire une chose : à trop te montrer méprisant et insensible aux malheurs des autres, tu finiras seul, tout seul, comme le gros imbécile que tu es.

Françoise se lève, frêle.

FRANCINE. Ah, là, son ego surdimensionné vient d'en prendre un sacré coup dans les dents. *(À Françoise.)* Ça va mieux maman ? Tu arriverais à marcher ?

FRANÇOISE. *(Éplorée.)* Biscotte...

JULES. *(À Francine.)* Vous on vous a pas demandé de commentaire. *(À Bérénice.)* Et toi si tu espères m'émouvoir avec ta révolte à deux balles, tu te troupes. Et si t'es pas contente, la porte est grande ouverte pour toi aussi.

FRANÇOISE. *(Fait quelques pas, soutenue par Francine.)* Biscotte...

JULES. Et vous remettez-vous ! C'est ma foi des choses qui arrivent. Quand on prend un animal de compagnie, il faut aussi être conscient qu'un jour ou l'autre celui-ci disparaîtra. Bon, dans votre cas, je vous l'accorde, c'est arrivé un peu prématurément, m'enfin... Biscotte s'est transformée en chapelure, voilà tout.

Françoise semble à nouveau perdre connaissance. Ses jambes deviennent molles. Francine et Bérénice l'accompagnent au sol.

RIDEAU

Plein feu. La valise de Françoise a disparu. Un plateau contenant une verseuse mi-pleine de café est sur la table-basse. Loïc déjeune. Il paraît être dans un mauvais jour. Un bol de café dans une main, il triture un journal de sa main restée libre.

LOÏC. Ah la garce, la garce ! Ce coup-ci, c'en est trop ! C'est fini de me prendre pour un imbécile, fini ! Pour qui je passe moi dans tout ça ? Ah ils vont bien se marrer les copains. Et pas seulement eux. C'est tout le village qui va se fendre la poire sur mon passage. Ah ça non, cette fois, ça va pas se passer comme ça ! *(En direction du couloir.)* T'as raison, roupille feignasse. Sois pas pressée de te lever. Parce que tu vas voir le savon que je vais te passer au réveil.

Bruits de portes qui claquent, de pas se font entendre depuis la coulisse. Loïc feint de s'intéresser au journal. Entre Francine côté couloir. Vêtue d'une robe de chambre, les cheveux en bataille.

FRANCINE. Tu discutes avec ton journal toi maintenant ? Ça s'arrange pas. Y aura que la fin de triste. Enfin, de triste... Triste pour toi. Parce que pour moi... Je devrais me faire rapidement à l'idée d'être devenue veuve si ça devait arriver. *(Prend place autour de la table-basse.)*

LOÏC. *(Bouillonnant.)* La ferme !

FRANCINE. *(Après un temps, marquant sa surprise.)* Comment ça, « La ferme » ? Depuis quand tu me parles comme ça ? Et mon bol ? Depuis quand tu n'atteins plus mon bol le matin ?

LOÏC. *(S'imposant.)* Depuis que j'apprends en allant acheter mon journal que la traînée qui me fait office de femme me trompe tous les samedis après-midi avec un salopard que je croyais être mon ami !

FRANCINE. Ah c'n'est qu'ça...

LOÏC. Parce que tu trouves que c'est rien ?

FRANCINE. *(Élevant la voix.)* Ce n'est pas assez du moins pour justifier ton écart de vocabulaire à mon adresse. Mon bol ? Il va venir tout seul ?

LOÏC. *(Flanque un violent coup sur la table-basse.)* Me casse pas les pieds avec ton bol je suis en train de te parler d'autre chose ! JE SUIS QUOI MOI DANS TOUT ÇA ?

FRANCINE. Un cocu. Voilà c'que tu es : un cocu. *(Articulant bien.)* Un cocu con comme un cul... Tu finiras bien par te faire à l'idée. *(Réélevant la voix.)* Et puis oh oh oh, OH ! Qu'est-ce que ça veut dire cette rébellion ? Qui c'est qui porte la culotte ? C'est pas toi. C'est moi jusqu'à preuve du contraire qui tiens les rênes. Donc tes histoires de mari possessif, d'honneur bafouée et j'en passe, terminé ! Conversation clause ! Maintenant tu t'excuses et vite.

LOÏC. *(Balbutie, penaud.)* Pardon...

FRANCINE. Mieux qu'ça et plus fort. J'ai pas l'audition surdéveloppée.

LOÏC. *(Juste audible.)* Je m'excuse de t'avoir parlé ainsi. Et... je recommencerai pas.

FRANCINE. Ah bah ça, ça vaudrait mieux pour ta survie. Parce que je veux bien passer l'éponge pour cette fois en m'étant ton excès de zèle sur le compte d'une folie passagère. Mais, j'aime autant te prévenir que tu seras pas gracié une deuxième fois.

Entrent Bérénice et Françoise côté entrée. Cette dernière porte un voile noir.

BÉRÉNICE. Vous n'êtes encore qu'au petit-déjeuner...

Entre Jules côté couloir.

JULES. Agréable d'être réveillé par un tel chambard... Vous vous croyez où ? J'ai jamais pu comprendre ça : je suis réveillé, donc je fous le bordel. Les autres : je m'en fous. Après ça c'est moi qu'on va traiter d'égoïste.

BÉRÉNICE. Ils n'ont certainement pas voulu te réveiller. Et puis, d'un autre côté, il est déjà neuf heures et demi...

JULES. C'est à toi que je parle ? Et pardon d'être encore au lit à neuf heures et demi quand je finis le travail à quatre heures du matin. Mais ça, ça te passe au-dessus. Au chomdu depuis trois

ans... *(À Françoise.)* Oh et puis vous, vous êtes définitivement ridicule. Ça fait huit jours... Vous allez le porter combien de temps le deuil de votre cabot ?

FRANÇOISE. Vous je vous adresse pas la parole. Espèce d'assassin.

BÉRÉNICE. *(À Françoise.)* Venez Françoise. Allons inaugurer la nouvelle cafetière à capsules qui vient de m'être livrée.

FRANCINE. Ah oui, du café, je vous suis !

Sortent Bérénice, Françoise et Francine côté couloir.

JULES. *(Sort une tasse du meuble-bas et se sert un café.)* « Espèce d'assassin », v'là autre chose... Ah j'ai pas fini d'en entendre causer de son kleps. Quand je pense qu'elle vient de dépenser 6000 euros pour la faire inhumer dans un cimetière pour clébards, ça me rend dingue. Comme si elle avait pas d'autres dépenses à faire en ce moment, avec sa maison qui vient d'être ravagée par les eaux...

LOÏC. *(Se resservant un café.)* Oh vous inquiétez pas pour elle... Elle s'est composée une mine en-deuillée pour donner le change, mais en réalité, dans sa tête, ça doit être le nirvana. Biscotte et sa maison ravagée doivent déjà être parties loin dans ses pensées. *(Sort une page de journal de sa poche.)* Tenez. C'est les numéros du loto d'il y a quinze jours. Ça fait trente ans qu'elle joue les mêmes, deux fois par semaine. Je les connais par cœur puisque, plus d'une fois, elle m'a demandé de les jouer pour elle. Éh bien... elle a bien fait de persister. Car voyez : ils sont tous tombés le lundi 9 mars dernier. Elle s'est bien gardée de le dire à qui qu'ce soit la vipère. Sûrement pour profiter seule du pactole.

JULES. Ça alors... Quinze millions ! Mais es-tu au moins sûr qu'elle a bien joué ce jour-là ?

LOÏC. Je te dis que c'est une mordue de ces jeux-là, la Françoise. D'ailleurs, c'est bien pour ça que je l'ai rebaptisée « La Françoise des jeux ». Pas une fois en trente ans elle n'a loupé un tirage. Et, toujours avec les mêmes numéros.

JULES. J'accepte ! *(Serrant la main de Loïc.)* J'accepte ta proposition qu'on s'associe pour s'emparer du billet de loto. Tu as raison : dans ce genre de gros coup, deux cerveaux valent mieux qu'un. Car avoue que c'est pour ça que tu m'en parles ? Pour avoir mon aide ? Sans quoi tu aurais jalousement gardé ton secret.

LOÏC. Mais éh, t'emballe pas ! J'ai rien dit de tout ça. Je tiens à ma vie. Je n'ose imaginer si Francine apprenait que je me suis rendu coupable d'une telle manœuvre.

JULES. C'est bien ça ton problème, t'es une chiffe molle. Pour quinze millions, ça vaut bien la peine de prendre quelques risques.

Entre Constance côté entrée. Elle porte une veste.

(À Constance.) Tiens, bonjour. Voilà celle qui a pour mission de nous faire aimer nos femmes, à coup de billets de 200 euros. Je plaisante hein, le prenez pas mal. Sans rancune. *(S'approche d'elle.)* Tenez, je vais vous déshabiller.

Par réflexe de défense, Constance place ses bras en croix contre sa poitrine et recule d'un pas.

(Comprenant le double sens de sa phrase.) Enfin, je veux dire : je vais vous débarrasser de votre veste.

CONSTANCE. Ah, oui, pardon... *(Retire sa veste et la donne à Jules.)* Bon, j'espère que contrairement à notre première entrevue, tout le monde est prédisposé à travailler ce matin...?

Entrent Bérénice, Francine et Françoise côté couloir.

BÉRÉNICE. Décidément, quelle ponctualité. *(Sert la main de Constance.)* Vous allez bien ?

CONSTANCE. J'ai vu mieux, mais, ne vous inquiétez pas, on fait avec.

FRANCINE. En effet, vous avez une sale tête.

CONSTANCE. Je vous remercie, c'est à la cheville que je souffre.

Jules pouffe de rire.

BÉRÉNICE. Bon, éh bien, installons-nous.

Tous s'assoient.

CONSTANCE. Oui. Vu la complexité de la situation dans laquelle chacun de vous se trouve, il est préférable de ne pas perdre de temps. Je voudrais commencer aujourd'hui par un petit tour d'horizon afin de mieux vous cerner. Commençons par vous Bérénice, étant donné que c'est vous qui avez fait appel à mes services. *(Prend des notes au fur et à mesure sur son bloc-notes.)* Je vous écoute, parlez-moi un peu de vous. Vous travaillez dans la vie ?

JULES. Oulà, sujet qui fâche ! La dernière fois qu'elle a travaillé, on devait encore être – si ma mémoire est bonne – en pleine guerre de Sécession.

BÉRÉNICE. Très drôle ! *(À Constance.)* C'est-à-dire que je me remets d'une dépression carabinée. *(Fusillant Jules du regard.)* Mais, contrairement ce que disent de mauvaises langues, j'ai récemment refait un pas dans la vie active en travaillant dans une librairie. Mais je dois pas être encore totalement prête, car, j'ai pas tenu plus de deux jours. C'était trop dur.

FRANÇOISE. Rhrr là là, les gens de nos jours n'ont vraiment plus aucune endurance. Moi j'ai travaillé pendant vingt-cinq ans dans un abattoir et croyez-moi, je n'me suis jamais plainte. Et je travaillais par moins quatre degrés en plus.

LOÏC. Ça vous a donné un avant-goût de la morgue... *(Face au regard mitrailleur de Francine.)* Oh pardon ma Libellule. Je sais pas ce qui m'a encore pris.

Francine gifle Loïc.

CONSTANCE. Ah non ! On commence pas à se disperser. *(À Francine.)* Et vous, sachez que je n'approuve absolument pas vos agissements. Car s'il y a quelque chose que je répugne c'est bien la violence conjugale. Et c'est d'autant plus minable dans votre cas, que vous profitez de la nature faible de votre conjoint pour tenter de démontrer aux yeux de ceux qui vous entourent, votre supériorité. Mais, je suis convaincue que tout cela cache en réalité un mal-être inavoué, dissimulé au fond de vous.

JULES. Certes, vous n'faites pas cadeau de vos heures, mais, on ne peut qu'avouer que vous avez un don pour cerner les gens. Pour ce qui est de Loïc, vous êtes tombée dans le mille en parlant de « nature faible ». Car Loïc, c'est le prototype même de la serpillière. Paillasson, écrasements en tout genre...

CONSTANCE. Ne faites pas trop le malin vous. Je vais pas tarder à également me pencher sur votre cas.

Entre Pierrick côté entrée. Vêtu d'un long imperméable et coiffé d'un chapeau Fedora.

PIERRICK. Messieurs dames, bonjour.

FRANÇOISE. Bah qu'est-ce que c'est que cet accoutrement mon Père ?

PIERRICK. « Mon Père » ? Vous me prenez pour un religieux ? *(Montre sa carte de détective.)* Pierrick Sautron, détective privé. J'ai été mandaté par la famille d'un dénommé Pablo Alvarez, pour tenter de le retrouver. Électricien de métier, il n'a pas donné signe de vie depuis une huitaine de jours. D'après les informations que je dispose, il semblerait qu'il est venu travailler ici au noir, avant de complètement disparaître de la circulation. Qu'avez-vous à répondre ?

FRANCINE. Enfin arrêtez votre numéro Germain, on vous a reconnu. Les meilleures blagues sont les plus courtes.

PIERRICK. Germain ? Germain Sautron ? Vous connaissez cet asticot ? C'est pour ça que vous me preniez pour un curé ?!

BÉRÉNICE. Ah mais oui... Germain m'en avait parlé. Il m'avait dit avoir un frère jumeau avec qui il était en bisbrouille. *(À Pierrick.)* C'est ça ? Vous êtes le frère jumeau de Germain ?

PIERRICK. *(Coupant court.)* Oui, bon, heu... Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous faites partie du recensement de la population ? Les questions c'est moi qui les pose ! Monsieur Pablo Alvarez est-il oui ou non venu travailler ici le mardi 17 mars dernier ?

JULES. Écoutez, je n'sais pas ce que vous cherchez à savoir en venant ici, mais, sachez que vous perdez votre temps et nous faites perdre le nôtre. Car nous n'avons absolument rien à nous reprocher.

FRANÇOISE. *(Se lève, éplorée.)* menteur ! Espèce d'assassin ! ASSASSIN !

Francine saisit Françoise par les épaules pour la ramener au calme.

CONSTANCE. *(Se lève et rassemble ses affaires.)* Moi j'ignore ce qui est en train de se passer, mais, je tiens à préciser que je suis simplement de passage, et n'ai donc rien à voir avec quelconque histoire.

PIERRICK. Peut-être, ça reste à prouver. Pour le moment j'ai pas fini alors vous restez là. Tout ça n'est pas clair. *(À Jules.)* À commencer par vous qui semblez ne pas perdre de temps à clamer votre innocence, *(Designant Françoise.)* alors que madame n'a pas du tout l'air du même avis.

LOÏC. Non vous allez rire monsieur le Détective, il y a méprise. *(Designant Françoise puis Jules.)* C'est simplement que ma belle-mère a récemment perdu sa chienne, et tient monsieur pour responsable de sa mort.

PIERRICK. Comme je disais, tout ça n'est pas clair. *(À Jules.)* Je souhaite avoir une discussion seul à seul avec vous monsieur. Je vais vous demander de bien vouloir me suivre.

JULES. *(Se lève menaçant.)* Et moi je vais vous demander de bien vouloir quitter mon domicile de vous-même avant que je vous y aide. N'étant pas flic et n'ayant par conséquent pas de mandat, vous n'avez aucun moyen de pression sur moi.

PIERRICK. D'accord d'accord, je n'insiste pas. Je vois que vous connaissez vos droits. Mais, moi de mon côté, je connais très bien mon métier mon bon monsieur. Je n'vous dis pas adieu, mais,

à très vite. *(D'un ton insinuant.)* Monsieur Jules Martinelli, taxi de profession, né à Rouen en Seine-Maritime le 13 juin mille neuf cent...

FRANCINE. *(Le coupe.)* Dehors on vous dit !

PIERRICK. *(Se dirigeant vers la sortie.)* Je pars, je pars... Mais laissez-moi vous dire que si on apprenait que monsieur Pablo Alvarez a subitement passé l'arme à gauche dans des circonstances troublantes, et que votre culpabilité se révélait, dans un tel dossier, vous risquez la peine de mort. *(Théâtral.)* Tout condamné à mort aura la tête tranchée...

FRANÇOISE. Vous déraillez ? Revenez au 21^e siècle. La peine de mort a été abolie en 81.

PIERRICK. *(Amusé.)* Oui je sais, c'est plus d'actualité, mais, voyant ça dans les films, j'ai toujours rêvé de le dire à mon tour. Je trouve que ça en impose. *(Rêveur.)* Tout condamné à mort aura la tête tranchée... Enfin, que voulez-vous... Je n'suis pas né à la bonne époque. Allez... *(À nouveau insinuant. À Francine.)* Au revoir madame Francine Pichard, responsable de l'agence immobilière *Un toit pour toi*, rue Gambetta, née à Perpignan dans les Pyrénées-Orientales, le 8 octobre mille-neuf-cent...

FRANCINE. *(Le coupe.)* Oh c'est pas vrai, il recommence... Bon sang de bon sang ! *(Attrape Pierrick par le col et sort côté entrée en l'entraînant.)*

JULES. *(Retroussant ses manches.)* Attendez Francine, je vais vous donner un coup de main. *(Sort côté entrée.)*

FRANÇOISE. Tout de même, ne le brutalisez pas trop. *(Sort côté entrée.)*

CONSTANCE. Des fous, c'est une maison de fous... *(Sort précipitamment côté entrée.)*

BÉRÉNICE. Cette fois y a plus aucun doute possible. Ils sont bien pour quelque chose dans le départ anticipé de l'électricien. Quand je disais qu'ils n'avaient pas la conscience tranquille ces deux-là. Sans oublier le chantier resté inachevé, les traces de brûlures noires sur la faïence de la salle de bains.

LOÏC. T'as raison, le doute n'est plus permis. D'autant que rappelle-toi le comportement étrange qu'ils avaient le jour où je suis arrivé ici avec Francine et la belle-doche. Même le curé avait trouvé ça louche. Maintenant, comment savoir ce qui s'est réellement passé...? Mystère et boule de gomme.

BÉRÉNICE. Éh bien moi, vois-tu, je suis pas du genre à m'avouer vaincue aussi facilement. *(Sort de sa poche un sachet contenant des pastilles blanches.)* GHB. Tu connais ?

LOÏC. *(Interloqué.)* La drogue du violeur ?

BÉRÉNICE. On l'appelle comme ça parce que c'est surtout eux qui l'utilisent pour parvenir à leurs fins. Ça rend docile, ça fait répondre « oui » à tout. Mais nous on va juste s'en servir pour leur arracher la vérité de la bouche.

LOÏC. Ah non non, hors de question ! On va au-devant des ennuis avec ça. Tu vas voir s'ils seront dociles une fois les effets de la drogue dissipés.

BÉRÉNICE. Rhrr, quel pétochard ! Sois tranquille, le GHB a un pouvoir amnésiant. *(Sort une bouteille de whisky et cinq verres du meuble-bas.)* Surtout quand il est mélangé à l'alcool. Ils se souviendront de

rien. *(Sert deux verres, en prend un et donne le second à Loïc.)* Tiens. *(Vide le sachet dans la bouteille de whisky.)* Et maintenant, laissons la Providence faire le reste...

LOÏC. J'espère que tu sais c'que tu fais. Allez... *(Trinque avec Bérénice.)* Que la vérité éclate.

Entrent Jules, Francine et Françoise côté entrée.

FRANCINE. Quel culot ! Venir accuser les honnêtes gens des pires horreurs de l'humanité, sans fondement. *(À Loïc et Bérénice.)* Bah et vous ? Vous attaquez le whisky dès le matin à présent ?!

JULES. Remarquez, il m'a tellement mis les nerfs l'autre détective de mes deux, que j'en prendrais bien une lampée aussi pour me détendre.

FRANÇOISE. Oui, après tout y a pas d'heure pour prendre un p'tit verre.

FRANCINE. Un petit alors.

Jules sert trois verres de whisky. Tous boivent aussitôt une première gorgée.

BÉRÉNICE. *(Bas, à Loïc.)* Laissons agir maintenant.

Sortent Bérénice et Loïc côté couloir.

Jules et Francine s'assoient.

FRANÇOISE. *(Arpentant la pile de romans. À Jules.)* C'est vous qui lisez, Jules ?

JULES. Hein ? Ah, ça... Non c'est à Bérénice.

FRANÇOISE. *(Passionnée.)* Rhrr, faudrait que je lui demande si je peux lui en emprunter quelques-uns. Moi et la littérature, ça fait qu'un. Vous me donnez un livre et un transat, vous m'entendez plus pour le reste de la journée.

JULES. *(Se levant.)* Oh ? *(Saisit la pile de romans et la donne à Françoise.)* Tenez, c'est tout pour vous. Ça me fait plaisir.

FRANÇOISE. *(Reposant les romans.)* Très drôle ! *(Chancelante.)* Et pardon... Je voudrais pas faire la fine bouche, m'enfin... Qu'est-ce que c'est que votre whisky ? Il laisse un goût âcre en bouche, c'est franchement pas agréable. Je vais aller me raser les dents. *(Sort titubante côté couloir.)*

FRANCINE. *(Euphorique.)* « Raser »... Elle a dit, « je vais me raser les dents »... *(Hilare, en direction du couloir.)* Éh ? N'utilise pas mon rasoir pour les aisselles. *(Rit de plus belle.)*

JULES. Ouh, je me sens nauséux... *(Tombe sur les cuisses de Francine en voulant se rasseoir.)* Oh et puis ça tourne. *(À lui.)* Nausées ? Vertiges ? Faut que je fasse un test de grossesse. Et prendre un rendez-vous chez mon gynécologue...

Entrent Loïc et Bérénice côté couloir.

LOÏC. Ils sont à point pour être cuisinés j'ai l'impression.

BÉRÉNICE. Oui, laisse-moi faire. *(À Jules et Francine.)* Alors, comme dirait le détective : *Monsieur Pablo Alvarez est-il oui ou non venu travailler ici le mardi 17 mars dernier ?*

JULES. *(Drogué.)* Hein ? Un peu qu'il est venu travailler ici l'arpette, ma bonne dame !

BÉRÉNICE. D'accord. Et que lui est-il arrivé pour qu'il ne donne plus signe de vie depuis, mon bon monsieur ?

FRANCINE. *(Droguée.)* Éloco, éloctra, électrocuté le pauv' gars ! Le saligaud, il nous a ruiné la faïence de la salle de bains.

LOÏC. (*À Bérénice.*) Mon Dieu le pauvre homme ! (*À Jules et Francine.*) Et qu'avez-vous fait de lui et sa fourgonnette ?

JULES. D'abord on a planqué le tout sous le hangar des voisins partis aux Caraïbes. Et ensuite, on a tout fait disparaître pour tout jamais dans l'ancienne mine de fer à la sortie du village.

BÉRÉNICE. « Pour tout jamais » ? Mais si vous avez pu accéder à cette ancienne galerie, vous pensez pas que d'autres pourraient y accéder également et faire la macabre découverte ?

FRANCINE. Ah ça, ça risque pas ! Pas vrai Jules ? Avec les bâtons de dynamite qu'on a fait exploser pour faire écrouler la galerie. C'est qu'on est intelligents quand ça nous prend. On a pen-pensé à à tout, à tout. Pa-pas vrai Ju-jules ?

JULES. (*Les yeux fermés.*) Hein ? Je-je sai-sais pas ce-ce qui m'arrive, je-je pa-parviens plus à à garder les yeux ou-ouverts.

BÉRÉNICE. Inutile de continuer, on n'en tirera plus rien. De toute façon, on sait désormais l'essentiel.

LOÏC. (*À Francine.*) Dis, Francine : t'es une morue, hein ? Une sale morue ?

FRANCINE. Oui, une sale morue.

LOÏC. (*Amusé, à Bérénice.*) C'est drôle, t'avais raison, ça fait répondre « oui » à tout.

BÉRÉNICE. Oui enfin ça n'est pas un jeu !

Entre Françoise côté couloir. Elle s'écroule dans le canapé.

FRANCINE. (*Hilare, à Françoise.*) Ça ça y est ma-maman ? Tu a-as fini de te ra-raser les les dents ?

FRANÇOISE. (*Droguée.*) Oui, c'es-c'est bon. (*Montrant ses dents.*) Re-regarde, j'ai les dents plu-plus blanches que la cu-cuvette des chi-chiottes.

LOÏC. C'est là qu'on voit les ravages que provoque la drogue.

BÉRÉNICE. Oui, c'est terrible ! Laissons-les.

Sortent Loïc et Bérénice côté couloir.

FRANÇOISE. (*Saisit la bouteille de whisky.*) Allez... A-amenez vo-vos auges. C'est ma tou-tournée.

Jules et Francine s'effondrent.

Rhrr les jeunes, ça ça tient plu-plus le coup ! Éh ben, ça en fe-fera plus pou-pour les autres, les autres. (*Boit au goulot de la bouteille.*)

Noir.

RIDEAU

Vous venez de découvrir la première moitié de *Ma belle-mère a gagné au loto*. Si cette pièce semble correspondre à vos attentes et que vous souhaitez découvrir la suite, n'hésitez pas à me contacter. Vous trouverez mes coordonnées ci-

dessous. Je vous répondrais alors avec plaisir et ce, dans les plus brefs délais.

**- Tous droits réservés -
Les droits d'auteur de ces textes
sont protégés auprès de la SACD.
Avant toute exploitation, vous devez en demander
l'autorisation auprès de la SACD ou de l'auteur.**

CONTACTS AUTEUR

Alexis BONDIS

auteur.bondis@gmail.com

0695082909